

CIRCULAIRE N. 4 - 25 mars 1957
Réponse aux vœux de fête
LES ÉLÉMENTS CONCRETS DE LA SAINTETÉ

PAUL-JOSEPH HOFFER,
Supérieur Général de la Société de Marie, Missionnaire Apostolique,
à tous les Religieux et Affiliés de la dite Société.

Mes bien chers Frères, chers Affiliés,

Est-il nécessaire que votre Bon Père vous fasse part de la joie et de l'émotion que lui ont causées les témoignages d'affection et de confiance, ainsi que les souhaits bien sincères exprimés dans vos lettres, à l'occasion de la fête de Saint Joseph dont il vient de prendre le nom ? [...] Ne cessez de demander à Saint Joseph de lui obtenir le courage et la lumière nécessaires pour mener la famille de Marie dans les voies fixées par l'amour divin, avec autant de sagesse que ce grand Saint a conduit lui-même Jésus et Marie dans les chemins de Galilée et d'Égypte et pour orienter vos âmes dans un sens toujours plus conforme à la vocation mariale et apostolique que nous a léguée notre vénéré Fondateur.

Si les Supérieurs Généraux, en effet, au moment de leur entrée en charge, adoptent le nom de Joseph, ce n'est pas seulement en souvenir de la dévotion particulière que notre vénéré Fondateur portait à ce grand Saint, mais encore pour bien marquer que la Société de Marie est placée sous sa spéciale protection et que le Supérieur Général doit désormais chercher en Saint Joseph, comme le lui recommandent nos Constitutions, « le modèle d'une administration prudente et active, ferme et paternelle ». Dans l'accomplissement de cette tâche, plus impérieuse que jamais dans notre monde si profondément désorienté et en même temps si assoiffé de vérité et de justice, je sais bien que je puis compter sur votre loyale et active collaboration. [...]

Il est presque traditionnel dans la Société de Marie que le nouveau Supérieur Général, en réponse aux premiers vœux de fête de ses enfants, propose à leur imitation quelque aspect de la vie ou de la sainteté de St. Joseph. Cette coutume correspond peut-être de sa part au désir de mieux connaître lui-même son nouveau Patron, afin d'en mieux imiter les vertus. Quoi qu'il en soit, je tiens d'autant moins à me dérober à une telle tradition, que la sainteté de Saint Joseph constitue un exemple inépuisable et riche en applications, car la sainteté, en lui, se trouve pour ainsi dire à l'état pur, réduite à ses lignes essentielles, dégagée des phénomènes insolites et des traits originaux qui abondent dans la vie de la plupart des saints et en masquent parfois la portée exemplaire. Je saisis donc volontiers cette occasion de mettre brièvement en relief les éléments concrets essentiels de toute sainteté chrétienne et religieuse authentique, qui brillent de toute leur pureté dans la personne du Patriarche de Nazareth. Sans doute, chacun de ces

éléments mériterait une étude à part. Cependant les vues d'ensemble sont souvent plus lumineuses et plus dynamiques que des exposés isolés et plus fouillés. En décrivant ces éléments concrets de la sainteté, je me bornerai d'ailleurs à mettre surtout l'accent sur les aspects qui correspondent davantage aux exigences des temps actuels, quitte à revenir sur d'autres aspects ultérieurement.

Il importe d'autant plus de méditer souvent sur l'ensemble de ces lignes maîtresses de la sainteté, que les religieux sont toujours tentés, comme tous les hommes soumis à la loi du moindre effort, de restreindre leur attention sur le côté formaliste et routinier de leur devoir, de limiter leurs efforts aux tâches les plus aisées et les plus spectaculaires, qui leur permettent d'acquérir à leurs propres yeux et à ceux des autres une facile réputation de sainteté, sans avoir à la payer au prix fort du renoncement à eux-mêmes et à leurs aises, semblables à ces gens trop pauvres pour acquérir des bijoux de valeur, et qui affichent des succédanés de pacotille.

On peut réduire à **trois** les **éléments essentiels de toute sainteté**, tous les autres pouvant être ramenés à ceux-ci, en particulier au premier, l'imitation de Jésus-Christ.

1. L'Imitation de Jésus-Christ

Le chrétien est un autre Christ. *Christianus alter Christus*. En faisant participer le chrétien à la vie divine, le baptême opère en lui une certaine similitude de nature avec celle du Christ. Cette ressemblance foncière doit s'étendre à toute sa conduite extérieure et se manifester aux yeux de tous les hommes. Noblesse oblige ! Fils de Dieu par la grâce, nous devons reproduire ses vertus. Saint Paul l'affirme sans ambages : « *Il faut, dit-il, que la vie de Jésus se manifeste en notre chair mortelle* » (2 Co 4, 11). Ou encore : « *Ceux que Dieu a discernés d'avance, il les a destinés à être conformes à l'image de son Fils* » (Rm 8, 29). Notre-Seigneur ne nous a-t-il pas fait de l'imitation une obligation, en disant : « *Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait* » (Jn 13, 15).

Toute la vie morale du chrétien et sa tendance à la perfection, se ramènent en définitive à l'imitation du Christ. La seconde personne de la Sainte Trinité s'est incarnée, non seulement pour payer la dette de nos péchés, mais encore pour nous offrir en son humanité sainte une manière concrète d'imiter les perfections mêmes de Dieu. Tous les chrétiens, en effet, sont invités, voire obligés d'imiter Dieu. C'est Jésus-Christ qui nous l'a formellement demandé. « *Soyez parfaits, dit-il, comme votre Père céleste est parfait* ». La vie morale d'un chrétien ne peut donc s'enfermer dans la fidélité mécanique à un code de lois qui lui prescrirait le minimum à faire pour éviter l'enfer ; elle doit amener le chrétien à la perfection même de Dieu. Cette perfection, Jésus la rend accessible à notre imitation. Aussi, un moraliste contemporain connu¹, a-t-il eu raison de publier récemment un manuel de morale en plusieurs volumes, basé sur « l'Imitation de Jésus-Christ ». Bien des auteurs spirituels nous affirment que lorsque nous paraîtrons un jour devant le Suprême Juge, il se contentera, en guise de jugement, de mesurer notre conformité avec Jésus-Christ. Celle-ci marquera précisément notre degré de sainteté.

Bien sûr, pour imiter Jésus-Christ, nous ne nous trouvons pas dans des conditions

¹ Tillmann.

aussi privilégiées que Saint Joseph, dont l'amour croissait proportionnellement à la connaissance de plus en plus parfaite qui résultait de son intimité de vie avec Jésus. L'admiration émerveillée que suscitait en lui l'infinie perfection de son fils, l'entraînait pour ainsi dire à son insu vers l'imitation de ses vertus. Cependant, ne nous plaignons pas ! Il nous reste l'Évangile qui nous trace de Jésus un portrait complet et combien vivant et séduisant ! L'objectif que nous devons atteindre y brille d'une lumière qui nous ôte toute excuse. Au lieu de concentrer notre attention et nos recherches sur une connaissance plus détaillée des lois souvent négatives de la conduite humaine, et dont le premier effet, comme le remarque Saint Paul, est de crispier notre volonté et de provoquer l'opposition, nous n'avons désormais qu'à tourner nos regards vers Jésus tel qu'il apparaît dans l'Évangile. Celui-ci nous Le présente comme la perfection divine incarnée dans une figure humaine. « *Qui me voit, voit aussi mon Père* », dit Jésus à l'apôtre Philippe, qui lui demandait de leur montrer le Père (Jn 14, 9). Il est le prototype de l'humanité et réalise parfaitement en Lui l'idée qui dirigea Dieu dans la création du premier homme. Quel magnifique équilibre dans ses facultés ! Son intelligence nous étonne par son réalisme, son objectivité, sa lucidité, sa pénétration et son extrême clarté ; sa volonté est décidée et ferme, prompte et vigoureuse dans ses attaques et pourtant sans raideur et sans fanatisme. Quelle loyauté, quelle droiture et quelle simplicité éclatent dans sa démarche et dans ses manières ! Quelle douceur en même temps et quelle bonté envers tous ceux qui l'approchent ! Dans ses attitudes, rien qui sente l'artificiel, la pose et le calcul. Tout y est spontané et naturel. Et cependant, quelle autorité et quelle force intérieure, quelle fermeté pour s'opposer à ceux qui momifient la vie et imposent aux autres un joug insupportable ! Que Jésus est donc différent de ces images soi-disant pieuses, qui le représentent sous des traits exsangues et flous, anémiés et douceâtres, telles qu'on les voit trop souvent exposées dans les vitrines des marchands d'articles religieux, peut-être même sur les murs de certaines de nos salles de classe, au grand scandale des incroyants cultivés, qui refusent de reconnaître Dieu sous un maquillage aussi sentimental et infantile !

Jésus est proprement l'exemplaire vivant et infini de toutes les vertus chrétiennes : la charité, dont il a fait le signe distinctif de ses disciples, l'esprit de pauvreté, d'obéissance et de pénitence, le souci de la vérité et de la justice. Son zèle pour la gloire de son Père est débordant, son amour pour les âmes brûle comme un feu. Nulle complication dans sa spiritualité : sa volonté unifiée est passionnément tendue vers l'accomplissement de la volonté de Dieu. « *Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père* », répète-t-il souvent sous des formes diverses. Or c'est bien dans cette conformité de la volonté avec celle de Dieu que réside proprement l'essence de la sainteté, c'est-à-dire de la charité. Aussi la Très Sainte Vierge, dans l'unique parole adressée par elle aux hommes et que l'Évangile nous ait conservée d'elle, ne pouvait trouver une phrase plus significative et plus essentielle qu'en leur disant, en la personne des serviteurs de Cana : « *Faites tout ce qu'il vous dira* » !

Dans l'harmonieuse symphonie résultant de l'imitation des dispositions de Jésus-Christ par tous les chrétiens, nous avons, nous Marianistes, à jouer notre partition propre : c'est l'imitation de sa piété filiale envers Marie, piété à la fois tendre et forte,

avant tout soucieuse du bien spirituel de sa Mère. Tout en l'entourant de prévenances, il ne lui a évité ni les épreuves ni les souffrances, parce qu'elles étaient de nature à la sanctifier davantage et à l'unir plus étroitement à sa propre mission rédemptrice. Que notre propre piété filiale envers Marie ait la même virilité ! Qu'elle se manifeste par les actes et s'élève, comme le désire notre Fondateur, jusqu'au dévouement sans conditions à sa mission apostolique !

Arrêtons ici cette ébauche de l'infinie perfection de Notre-Seigneur. A chacun d'entre vous, dans ses lectures et ses méditations, de compléter et d'approfondir les traits que nous venons d'esquisser, sans jamais craindre d'épuiser le contenu évangélique. C'est d'ailleurs un fait d'expérience : toutes les âmes ferventes ont eu le désir, voire la passion de toujours mieux connaître le Christ. Sans jamais se sentir rassasiées, elles lisaient et méditaient l'Évangile et les commentaires qui en furent composés, ainsi que toutes les études sur le Christ qui tombaient sous leur main. Leur amour et leur besoin d'imiter Jésus se sont allumés et développés dans cette connaissance ; car comment, le connaissant mieux, ne pas l'aimer et l'imiter toujours davantage ? « Mon Dieu, écrivait Charles de Foucauld, je ne sais s'il est possible à certaines âmes de vous voir pauvre et de rester volontiers riches, de se voir tellement plus grandes que leur Maître, que leur Bien-Aimé, et de ne pas vouloir vous ressembler en tout, ou autant qu'il dépend d'elles, et surtout dans vos abaissements ; je veux bien qu'elles vous aiment, mon Dieu ; mais cependant, je crois qu'il manque quelque chose à leur amour, et, en tout cas, moi, je ne puis concevoir l'amour sans un besoin, un besoin impérieux de conformité, de ressemblance et, surtout, de partage de toutes les peines, de toutes les difficultés, de toutes les duretés de la vie. Non, je ne puis être riche, à mon aise, vivre doucement de mes biens, quand vous avez été pauvre ! ».

Suivons cet exemple des saints ! Cherchons à toujours mieux connaître le vrai visage du Christ, puis efforçons-nous de traduire cette connaissance, non seulement dans notre vie et dans notre conduite quotidiennes, mais encore dans notre pensée et nos sentiments. « *Ayez en vous les sentiments qui étaient dans le Christ Jésus* », dit encore Saint Paul (Ph 2, 5). Tel est précisément le but du travail spirituel et de l'examen particulier. Franchement, un religieux qui ne cesserait de méditer l'Évangile et les exemples de Jésus, se trouverait-il jamais embarrassé pour choisir un sujet de travail spirituel ? N'aura-t-il pas l'impression, au contraire, de se sentir toujours plus imparfait à mesure qu'il connaîtra davantage les perfections de Jésus ? N'est-ce pas leur connaissance plus profonde du Christ Jésus qui permettait aux saints de découvrir, par comparaison, leurs propres imperfections, leur inspirait ce sens aigu du péché qui nous semble parfois exagéré et cette ardeur à imiter Jésus qui les conduisit rapidement à la perfection ? La confrontation de nos progrès spirituels avec un code de lois, conduit aisément à l'orgueil ou au stoïcisme ; la comparaison, au contraire, avec l'idéal vivant du Christ ne peut que favoriser l'humilité et stimuler le désir de mieux faire. Cette imitation exigera souvent une véritable refonte du caractère, une correction douloureuse de nos défauts, non point seulement pour qu'ils ne constituent pas un handicap dans notre apostolat, comme on le pense souvent, mais encore et surtout, parce que nous

sommes appelés à ressembler à Jésus, notre Modèle. Mais un tel effort ne doit pas être négatif, braquer notre regard sur nos défauts au point de nous laisser hypnotiser par eux et donc de les renforcer en leurs racines, mais en fixant nos yeux sur les perfections si séduisantes de Jésus. Saint Paul nous en prévient lui aussi : « *Débarrassons-nous de tous les empêchements et du péché qui nous retarde, dit-il, et engageons avec endurance le combat qui nous est proposé, les yeux fixés sur celui qui guide et rend parfaite notre foi, Jésus* » (He 12, 1) ! Il est vraiment inconcevable que des âmes de bonne volonté passent une vie entière à travailler contre l'orgueil, la sensualité ou la jalousie, pour ne prendre que ces exemples, sans jamais penser à considérer l'exemple de Notre-Seigneur pour se modeler sur Lui et sans même chercher leur lumière et leur force dans une oraison qui doit être à la fois une méditation sur son exemple et un coeur-à-coeur avec le Maître aimé ! Ces âmes, pour me servir de l'expression du Bon Père Chaminade, « ne savent pas faire l'exercice de la foi en Jésus-Christ ».

Ainsi donc, même sur le plan psychologique, l'imitation a le grand avantage de détourner notre attention de nous-mêmes et de prévenir ce raidissement dans une recherche sèche et stoïque de la vertu, qui est si souvent l'écueil des âmes généreuses. On a dit de Pascal qu'il n'est pas devenu saint, parce qu'il pratiquait l'ascèse en se regardant lui-même et les lois, au lieu de regarder Jésus-Christ.

Dans cet effort d'imitation ou d'identification, on admet généralement qu'il faut reproduire les dispositions de Notre-Seigneur vis-à-vis de Dieu et des hommes, imiter ses réactions devant les choses et les événements ; mais on songe moins souvent qu'il importe également à la gloire de Dieu que nous poussions l'imitation jusqu'à réaliser en nous le magnifique équilibre des facultés, dont Notre Seigneur nous donne l'exemple. L'ascèse consiste en définitive, dit un auteur spirituel bien connu (Tanqueray), « à surmonter les obstacles en vue d'établir l'équilibre des facultés, leur ordre hiérarchique ». Cet effort s'impose d'autant plus, que nos défauts et nos vices ont précisément leur source dans quelque perversion de nos facultés. Nos vertus ont besoin, pour s'épanouir en fleurs et en fruits, de s'enraciner dans le terrain de facultés saines et droites. Pour ne donner que quelques exemples : la foi, l'humilité et l'obéissance ont du mal à croître dans une intelligence étroite ou un jugement faux ; l'espérance et la pureté d'intention sont sujettes à caution dans une volonté pervertie par la recherche de la puissance ou axée sur le besoin de réalisations spectaculaires ; la charité éclot difficilement dans une affectivité dominée par l'égoïsme ou repliée sur elle-même. Le redressement de nos facultés suppose donc, en même temps que la méditation de l'exemple du Christ, une profonde connaissance de nous-mêmes et du mécanisme de nos facultés. Aussi, la mise en oeuvre des méthodes que nous enseignent la psychologie appliquée et l'ascétisme, est-elle une exigence de notre tendance à la perfection, une aide précieuse pour parvenir à une imitation plus parfaite du Christ. Toute obligation n'implique-t-elle pas l'emploi des moyens les plus aptes à obtenir le succès ? Beaucoup de personnes, hélas, redoutent la psychologie, parce qu'elles craignent la lumière trop crue projetée par elle sur leur inconsciente recherche d'elles-mêmes ; cette lumière, en effet, ne leur permettrait plus d'appeler vertu ce qui, en fait, n'est souvent qu'un défaut,

c.à.d. une compensation égoïste, si patiemment et si inconsciemment camouflée qu'elle soit. La vivacité même de leur réaction, quand on leur parle des problèmes posés par la psychologie des profondeurs, prouve qu'on touche à une blessure et que le blessé rechigne devant les grands remèdes. Aucun moyen, cependant, ne devrait nous coûter, étant donné la splendeur de la fin à atteindre.

Ce que nous venons de dire du travail spirituel, s'applique également à l'éducation morale de nos élèves. Visons avant tout à leur faire connaître et aimer le Christ et présentons-leur la lutte morale principalement sous la forme d'une imitation du Christ ! L'attachement à la personne du Christ n'est-il pas la fin de toute éducation chrétienne ? Le christianisme, en effet, n'est pas d'abord une métaphysique ou une morale, mais l'amour de Quelqu'un. Ne soyons jamais fiers de nos élèves, si brillants que soient leurs succès universitaires ou professionnels, tant qu'ils n'ont pas l'âme remplie de Jésus-Christ. Même psychologiquement, il n'y a pas de méthode d'éducation morale qui soit plus efficace. Les jeunes sont ainsi faits qu'ils sont plus attirés par un exemple héroïque qui les appelle au don d'eux-mêmes que retenus par les barrières dressées devant leur égoïsme par des règlements et des lois. Autant ils s'irritent devant les interdictions, autant l'appel à l'idéal les fascine. Sans doute, on ne peut négliger de leur expliquer les commandements de Dieu et de leur préciser la gravité des péchés, dans le but de les préserver de toute illusion et de leur inspirer le sens du péché. Mais, en le faisant, qu'on ne leur donne jamais l'impression que la morale est seulement une barrière gênante, quelle se borne à signaler jusqu'où l'on peut aller pour ne pas être damné, que tout ce quelle n'interdit pas sous peine de péché est permis ou que la recherche de la perfection n'est pas obligatoire. Ce serait là faire une piteuse pédagogie, parce qu'on omettrait précisément l'essentiel, c'est-à-dire d'imprimer l'élan vers le bien, d'amorcer le dépassement de soi-même et de faire vibrer la corde de l'idéal et de l'amour qui seuls mènent aux grands sommets. Faire des chrétiens, c'est former des âmes qui aiment ou s'oublient elles-mêmes par amour de Dieu, et non point seulement monter des espèces de réflexes conditionnés qui jouent automatiquement, sous l'influence de la crainte, dès qu'une loi ou un règlement se présente. Ne parlons donc jamais aux élèves d'un péché, sans montrer en même temps l'exemple positif correspondant, donné par quelque saint et surtout par Notre-Seigneur dans l'Évangile. Que la loi elle-même leur soit toujours présentée comme l'expression de l'amour de Dieu pour eux, que l'ascétisme, et la mortification qu'elle suppose, leur apparaisse comme une limite imposée à leur épanouissement, mais comme un appui destiné à aider leur personnalité à mûrir, c'est-à-dire à la soustraire aux caprices et à la libérer de ses égoïsmes !

Le rabougrissement des personnalités, si généralisé à la fin du 19^e siècle, le réveil brutal des instincts au vingtième, le mépris même qui atteint aujourd'hui la morale en tant que telle, ont été provoqués en grande partie par le moralisme puritain et le vague déisme du 19^e siècle, qui, s'étant contentés d'interdire certains actes au nom de la bienséance, de la dignité ou de la respectabilité, sans faire appel au dépassement et à l'amour, n'avaient abouti qu'à modifier la couche superficielle de la conduite humaine. Les passions refoulées et non assimilées par l'amour eurent vite fait de prendre leur

revanche. Non, l'idéal et l'amour ne sont pas un luxe dans la vie morale. Quand la loi se présente sans référence à l'amour de Dieu, quand la conduite morale repose uniquement sur la menace et les interdictions et non sur l'imitation d'un être aimé, les passions se bornent à se taire momentanément, en attendant la première occasion de se satisfaire, soit directement soit indirectement. Vous connaissez tous des exemples d'élèves, ou même de confrères de noviciat, dont la piété angélique, plus superficielle que réelle, s'est brusquement débarrassée de son vernis. On fait moins attention au scrupule maladif et à ces piétés craintives et plus méticuleuses que délicates, qui ne sont parfois que des manières détournées, imaginées par l'instinct, pour briller par des grandeurs imaginaires. Ces faits montrent, une fois de plus, à quel point la morale ou la perfection évangélique est conforme à la nature humaine en ce qu'elle a de plus spirituel. Les psychologues font remarquer, en effet, que l'imitation d'un être aimé est seul capable de réaliser les conditions idéales pour l'assimilation durable d'une vertu. Alors que la crainte et l'interdiction irritent, replient l'âme sur elle-même et ne parviennent qu'à modifier les apparences, l'appel positif d'un exemple donné par un être aimé change l'âme en ses profondeurs et épanouit la personnalité.

« *Soyez donc des imitateurs de Dieu comme des enfants bien-aimés*, dit encore Saint Paul, *et marchez dans la charité, de même que le Christ nous a aimés et s'est livré pour nous comme offrande et victime offerte à Dieu* » (Ep 5, 1-2) ! Puissent le Père des cieux et la Très Sainte Vierge, au moment de votre entrée dans l'éternité, reconnaître en vous d'autres fils, semblables à leur Premier-Né !

2. L'Esprit Intérieur

L'esprit intérieur est un autre trait marquant de la sainteté de Saint Joseph. Sa grandeur est tout intérieure. Homme de silence, de prière et de méditation, il passait sa vie en la présence de Dieu et conversait avec lui. Cette union ininterrompue avec Dieu vivant en son âme était d'ailleurs facilitée par la familiarité avec Jésus et Marie, en compagnie desquels il avait le bonheur de vivre. Tendue vers l'accomplissement de la volonté de Dieu, convaincu qu'à ses yeux ce qu'on fait importe moins que l'esprit dans lequel on le fait, il s'acquittait de son humble et quotidienne tâche professionnelle avec amour et conscience, la prenant à chaque instant comme l'expression concrète de la volonté de son Père des cieux. Aussi est-ce à bon droit que l'Eglise invoque Saint Joseph comme le Patron des âmes intérieures. Peut-être est-ce également la raison pour laquelle cette sainteté tout intérieure est si peu appréciée en notre siècle d'activisme.

Pourtant, bien que nous ayons parfois l'outrecuidance de penser autrement, Dieu n'a pas absolument besoin de nos réalisations visibles, si souvent viciées par des motifs intéressés plus ou moins conscients. Notre-Seigneur a donc très justement rabattu nos prétentions en disant que nous étions des serviteurs inutiles. Dieu est infini et tout-puissant. S'il sollicite malgré cela notre collaboration pour organiser l'univers créé et pour hâter l'avènement de son règne sur terre, c'est plutôt pour nous honorer nous-mêmes, pour nous fournir une possibilité de Lui prouver librement notre amour pour

Lui et pour nous donner cette impression de plénitude que réalise en nous le sentiment que quelqu'un veut avoir besoin de nous. Nous ayant créés intelligents et libres, ce qui l'honore, ce n'est pas la quantité et l'éclat de nos oeuvres, mais la pureté de nos motifs d'agir, notre libre adhésion à ses volontés, notre regard et nos pensées toujours tournés vers les trois Personnes de la Très-Sainte Trinité réellement présentes en notre âme, bref, ce qu'il attend, c'est notre amour.

Cet amour peut n'être pas ressenti dans la partie sensible de notre être, il peut même se débattre dans la sécheresse et les défaillances passagères. L'essentiel est que, par un acte foncier, conscient et persévérant de notre volonté stimulée par la grâce, tout notre être, ainsi que son activité, soient intentionnellement et irrévocablement orientés dans le sens de la volonté de Dieu et tendus vers l'unique souci de sa gloire. Telles étaient bien les dispositions fondamentales de Saint Joseph. Telles doivent être les nôtres. « L'essentiel, c'est l'intérieur », répétait souvent notre vénéré Fondateur. Le moindre acte accompli par amour de Dieu, fût-ce une pensée ou un désir, a plus de valeur que les richesses de la création entière et que les actions les plus spectaculaires des hommes, si souvent inspirées par le besoin d'agir, de briller, de dominer. Est-ce là toujours notre conviction, en particulier quand l'obéissance nous envoie à des postes et vers des tâches peu conformes à nos goûts, ou que le succès ne répond pas à nos efforts ?

Le climat spirituel dans lequel évolue notre existence moderne est évidemment très différent de celui du milieu dans lequel s'est écoulée la vie de Saint Joseph. Presque sans effort et à son insu, la vie d'un habitant de Nazareth était littéralement plongée dans l'au-delà et orientée vers Dieu. Il n'avait qu'à se laisser porter par le courant général, pour mener une vie imprégnée de foi et de prière : les actes en apparence les plus insignifiants de la vie publique et familiale étaient inspirés par la religion ; les gestes rituels alternaient avec la récitation des psaumes ; les mots de salutation réciproque sollicitaient l'esprit à penser à Dieu ; les sentences tirées de la Bible, que tout le monde savait par coeur et traitait avec un suprême respect, tenaient lieu de philosophie et permettaient à chacun de juger à leur juste valeur les événements et les actions des hommes ; la loi de Dieu était fidèlement observée par tous, et lorsque quelqu'un avait la faiblesse d'y contrevenir, il était du moins conscient d'avoir commis un péché contre Dieu même. Telle était généralement encore, il y a cinquante ans à peine, l'atmosphère de certaines campagnes chrétiennes d'Europe. L'absence de contradiction n'y faisait sentir à personne le besoin d'approfondir les connaissances religieuses ou de mettre en discussion le bien-fondé de certaines règles de vie ; on acceptait avec docilité, bien que souvent sans esprit critique, les affirmations du prêtre ou de l'instituteur ; on se contentait même parfois trop aisément de savoir comment agir, sans éprouver le besoin de connaître le pourquoi de son action.

Les conditions ont bien changé ; la mentalité moderne se laïcise et se paganise de plus en plus. Dieu a cessé d'être le centre de la vie et des préoccupations humaines ; sa loi ne dirige plus guère la conduite des hommes, et quand ils la transgressent, ils n'ont point conscience d'avoir commis un péché. En somme, le monde n'est plus un cadre de

vie dont l'atmosphère dirige l'esprit des hommes vers Dieu, pour ainsi dire à leur insu ; les maximes de l'Évangile, même dans les journaux soi-disant catholiques, ne constituent plus guère la règle suprême de la pensée et de la conduite humaines ; un esprit critique s'est développé, qui exige de connaître la raison de tout. Nous vivons donc plutôt dans le climat spirituel que Saint Joseph connut dans son exil en Égypte...

Cette atmosphère paganisée pénètre même dans nos communautés, en certaines Provinces particulièrement, par suite même des exigences de l'apostolat. Les études et les lectures profanes, celle des journaux surtout et des illustrés, la radio et le cinéma, le contact avec le monde, fût-il réduit à l'indispensable, tendent à laïciser la pensée et les jugements des religieux eux-mêmes. Aussi bien, le stimulant spirituel que Saint Joseph et nos anciens religieux trouvaient dans leur cadre de vie et même dans l'atmosphère générale de leur époque, les religieux d'aujourd'hui doivent le chercher de plus en plus en eux-mêmes. Ils ont donc besoin de recevoir une formation qui développe en eux une résistance plus tenace et des principes de vie et d'action fondés sur une religion et une foi plus personnelles, afin d'être capables de résister au paganisme ambiant. Ils doivent imiter sur le plan spirituel ce que nos missionnaires d'Afrique font pour conserver leur santé. Comme ceux-ci vivent dans des régions encore imparfaitement assainies, ils absorbent tous les jours des cachets de quinine, afin de résister de l'intérieur à la contagion des nombreux germes d'épidémies. Pour persévérer aujourd'hui dans leurs résolutions du noviciat, nos religieux ont besoin d'une vie religieuse de plus en plus intense, fondée sur des convictions solides, entretenue sans relâche par la prière, l'étude religieuse, la lecture spirituelle et l'oraison.

L'étude religieuse a pour but de forger des convictions intellectuelles toujours plus fermes et plus raisonnées, qui rendent le religieux apte à faire face aux objections qui viennent bouleverser sa foi ; celle-ci est même beaucoup plus exposée chez les religieux plus réfléchis ou chez ceux dont les études profanes et les contacts avec la pensée contemporaine doivent être plus fréquents et plus étendus. En même temps, l'étude religieuse a également pour but de rendre nos religieux plus capables d'armer la foi de leurs élèves contre les obstacles de plus en plus insidieux quelle devra affronter un jour. Les connaissances religieuses qui pouvaient suffire, il y a cinquante ou cent ans encore, à nos religieux et à nos élèves, sont totalement inadéquates aux nécessités présentes. Tient-on toujours compte de cette nécessité dans l'établissement des programmes et des méthodes de religion dans nos écoles et nos maisons de formation ? Y a-t-on augmenté le nombre d'heures de cours ? Y met-on en oeuvre des méthodes qui sollicitent davantage la réflexion ? Y a-t-on le souci de traiter les problèmes qui préoccupent surtout les jeunes et les préparent à leurs difficultés de demain ?

Quant à *l'oraison* - et notre Fondateur tenait avec raison à ce terme, qui est à lui seul un programme - l'oraison est d'abord comme une plongée de l'âme dans un foyer de lumière et de chaleur, au sortir duquel elle est capable, tout au long de la journée, d'être unie à Dieu et de conserver la pureté de ses motifs d'agir, en dépit de toutes les causes de distraction et de toutes les tentations d'égoïsme ; elle est ensuite une recharge périodique de potentiel spirituel, destinée à compenser la dépense d'énergie que constitue la vie d'un religieux-apôtre occupé toute la journée à des études profanes et

exposé aux miasmes païens qui brisent l'élan initial. Au sortir de chacune de ses oraisons du matin, un religieux devrait pouvoir s'appliquer cette parole des disciples d'Emmaüs après la disparition de Jésus : « *Notre coeur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous, tandis qu'il nous parlait en chemin et nous expliquait les Ecritures* » (Lc 24, 32) ? Et comme eux, il devrait avoir le désir de se lever à l'heure même, pour communiquer sa flamme à ses confrères et à ses élèves.

Sans ce contact quotidien et intime avec Dieu, sans cette vie intérieure enracinée dans la foi et constamment alimentée par l'oraison et l'étude religieuse, l'égoïsme reprend rapidement ses droits, l'activité professionnelle et apostolique se dégrade dans la recherche de soi, sous quelque forme que celle-ci se présente. Un être est entraîné par son propre poids et suit sa propre nature. Si les motifs surnaturels n'inspirent plus une vie et ne l'aident plus à se dépasser, les motifs naturels prennent peu à peu la direction principale, qu'ils soient conscients comme la vaine gloire et l'intempérance, ou inconscients comme le besoin d'agir, de réaliser et de dominer. Quand la pensée cesse de s'alimenter aux sources de la foi et de l'oraison, l'activité devient très vite routinière, les gestes religieux eux-mêmes deviennent mécaniques, on se décourage devant les ennuis, les difficultés, les calomnies, la froideur, le manque de zèle de ses collaborateurs, bref la vie religieuse perd son véritable sens. On finit bientôt par se dégoûter d'une vie qui a perdu son centre de gravité spirituel, on court après des succédanés qui ne peuvent faire longtemps illusion, et finalement on abandonne la vocation religieuse. Or, un homme plein de Dieu ne donne pas accès en son coeur aux tentations contre la vocation, car Dieu lui suffit. On ne commence à les prendre au sérieux que lorsque l'esprit intérieur s'évapore, quand on cesse de l'alimenter dans l'oraison. L'amour seul ou l'esprit intérieur renverse tous les obstacles et équilibre une vie. « Sans vie intérieure, a dit un apôtre moderne, le prêtre, le religieux, ne peut être qu'un égoïste, un petit rentier, un bourgeois ; car il faut, pour sortir de soi, une force très grande. Cette force, les pères et mères de famille la reçoivent de la nature. Mais où la nature ne la donne pas, seul un grand amour de Dieu peut la donner » (Abbé Godin). « Un religieux qui n'est pas spirituel, disait le P. Chaminade, est une chimère et un fantôme », même sur le plan humain.

Ce contact intime avec l'auteur de toute grâce est tout aussi indispensable dans l'*action apostolique*. Sans le recueillement opéré par l'oraison, disent nos Constitutions, « le zèle le plus actif peut dégénérer en routine, et peut même devenir dangereux » (art. 161). Sans doute, l'apôtre doit agir, s'efforcer inlassablement de semer ; mais finalement c'est la grâce qui sauve les âmes. Comment donnera-t-il le Christ aux autres, l'apôtre qui n'est pas uni à Lui par la pensée, la prière et le don total de lui-même toujours maintenu vivant ; comment obtiendra-t-il la grâce s'il n'est pas lui-même l'ami du Christ ? Selon le beau mot de St Thomas, en effet, Dieu exauce ses saints selon le degré de leur amitié avec Lui. Comment d'autre part, entraînera-t-il ses élèves vers le Christ, si ses paroles sonnent faux, parce quelles ne s'accordent pas avec ses actes et ne jaillissent pas de ses convictions ? Aussi bien, comme notre vénéré Fondateur, Notre-Saint Père le Pape Pie XII, insiste-t-il « à temps et à contre-temps » sur l'importance de

la vie intérieure au sein de l'action apostolique. Je venais à peine d'écrire ces mots, quand il s'adressait en ces termes à des prêtres engagés dans l'action apostolique : « Aujourd'hui, comme hier, la sainteté a pour condition indispensable la prière et l'ascèse, et Nous ne saurions trop recommander à tous Nos fils engagés dans les travaux du ministère, de s'interroger sur leur fidélité à cette double obligation... Qu'ils se souviennent de nos enseignements répétés ! Ce n'est pas en vain qu'au début de notre pontificat Nous donnions cette consigne aux prêtres de l'Eglise : « Orate, magis magisque et instantius orate » ! Cette exhortation vaut pour tous les apôtres et sur tous les champs d'apostolat.

Ces considérations, mes chers Frères, que nous connaissons tous en théorie, mais que nous oublions si aisément dans notre vie réelle, doivent nous inciter à baser notre existence et notre activité apostolique sur cette vie intérieure dont Saint Joseph et la Sainte Vierge nous ont donné l'exemple dans leur maison de Nazareth, à consacrer à nos exercices religieux au moins le temps fixé par nos Règles. Que la messe, la sainte communion, l'oraison, la lecture spirituelle, nos prières vocales de Règle constituent des contacts profonds avec les trois Personnes de la Très-Sainte Trinité résidant en notre âme et soient réellement l'amorce d'une prière poursuivie au cours de la journée par de fréquentes oraisons jaculatoires et l'exercice de la présence de Dieu et de Marie ! Une vie religieuse qui cesse de s'alimenter aux sources de la foi et de l'oraison, s'anémie rapidement et finit par mourir. Aussi notre cher Fondateur rend-il synonymes les termes d'oraison, d'esprit de foi et d'esprit intérieur.

Quant aux directeurs, que leur principale préoccupation administrative soit de faire régner dans leur communauté un climat de ferveur qui favorise l'épanouissement de la vie intérieure de leurs religieux ! Qu'en particulier ils mettent tout en oeuvre pour rendre efficiente l'heure d'étude religieuse, en organisant parmi les religieux un ou plusieurs groupes d'étude dirigés par les prêtres de la communauté, comme cela a été demandé par le Chapitre de 1951 (*Statut II*) ! Qu'ils se ne contentent pas d'organiser l'apostolat de chacun ni même de lui rendre possible la présence corporelle aux exercices religieux, si importante que soit cette tâche, mais qu'ils s'efforcent encore et surtout d'approfondir sans relâche, *opportune et importune*, les motifs sur lesquels repose l'esprit de foi et d'oraison, en préparant avec soin leurs conférences spirituelles et en orientant vers un même but apostolique, dans une vivante et fraternelle collaboration, toutes les forces vives de leur communauté ! Veiller à l'ordre et à la régularité, c'est beaucoup, sans doute ; mais il est plus important encore d'alimenter la sève spirituelle destinée à donner vie à l'extérieur ; sans cela on ne fait rien de solide et de durable. Par eux-mêmes les cadres ne créent pas la vie ; mais la vie une fois présente s'efforcera d'elle même, pour se maintenir et se développer, de s'appuyer sur des cadres. « L'essentiel, c'est l'intérieur ».

3. La Fidélité au devoir d'état

Malgré l'ordre et l'harmonie que nous y constatons, l'univers n'est, d'une certaine manière, qu'une ébauche, « *initium creaturae* », comme dit St. Jacques, mais une ébauche pleine de puissances cachées qui attendent le moment d'être bien actualisées. Qu'on songe à l'énergie inemployée d'une chute d'eau ou à l'énergie, plus redoutable encore, captive dans l'atome ! C'est que Dieu a fait des hommes ses collaborateurs ; il a voulu leur confier la noble mission d'achever son oeuvre, de prolonger sa création, en organisant ses possibilités latentes pour le plus grand bien spirituel de leurs semblables et, à travers eux, pour Sa gloire. Ce n'est pas que l'homme, dans l'actualisation de ces richesses, doive avant tout viser à faire de la terre un paradis, d'où l'effort, le travail et la peine soient progressivement bannis jusqu'à disparaître. Son rôle est seulement de maîtriser les déterminismes de la matière - et le corps humain lui-même est compris dans ce terme de matière - de la faire servir à la destinée éternelle de l'homme pour qui elle a été créée (Gn 1, 28 ; 3, 10-19). Pratiquement, tous les biens créés sont à la disposition de l'homme pour l'aider à établir sur terre la paix et l'aisance, dans la mesure où celles-ci lui sont indispensables pour s'occuper des choses de l'esprit et pour le soutenir dans sa tendance vers la perfection morale ; car, si trop de bien-être matériel l'affadit, la misère l'empêche de vivre en homme, c'est-à-dire de pratiquer la morale. Ainsi donc, en aidant l'homme à se spiritualiser et à monter vers Dieu, les biens créés sont comme les serviteurs de l'esprit et sont, pour ainsi dire, élevés jusqu'à Dieu.

Le péché originel a introduit une perturbation désastreuse dans ce grandiose plan divin. En brisant l'équilibre des facultés humaines et en affaiblissant leur soumission aux lois de Dieu, il a porté, en quelque sorte, préjudice à la création matérielle elle-même. L'homme, en effet, l'a détournée de sa fin, en abusant d'elle, c'est-à-dire en la faisant servir au péché et non au bien spirituel, tout en étant devenu lui-même moins apte à découvrir les puissances latentes de la création pour les faire servir à la gloire de Dieu. La création matérielle attend donc elle aussi, d'une certaine manière, que l'homme, enfin purifié et redressé, la délivre elle-même de l'esclavage du péché, en se servant d'elle conformément à la loi de Dieu. C'est ce qu'exprime ce texte à première vue étrange de Saint Paul et qui mériterait de devenir la devise de toutes les entreprises de la technique : « *Si la création a été assujettie à la vanité, ce n'est pas de son plein gré, mais à cause de celui qui l'y a soumise, dans l'espoir quelle sera affranchie à son tour de l'esclavage de la corruption pour participer à la glorieuse liberté des enfants de Dieu. Nous savons bien que, jusqu'à ce jour, la création entière gémit dans les douleurs de l'enfantement* » (Rm 8, 20-22). Bref, le rôle de la création matérielle est de conduire l'homme vers Dieu ; l'unique but de l'organisation et de l'exploitation des biens de ce monde, c'est de créer un cadre matériel et un climat spirituel qui facilitent à l'homme sa propre libération du péché et la poursuite de la sainteté, pour la plus grande gloire de Dieu.

A cette organisation de la terre, chaque homme doit prendre sa part ; chacun a son rôle à jouer, sa contribution à apporter, bref sa vocation propre. Tout va bien tant que chacun remplit sa tâche avec conscience ; mais dès qu'il y a une défaillance ou un refus, tous les hommes en pâtissent. Si depuis leur création, tous les hommes sans exception

avaient été fidèles à la vocation qui leur fut précisée par les circonstances, les attraites et les aptitudes à travers lesquels s'exprime la volonté de la Providence, si tous, dis-je, chacun au poste où il a été placé, avaient rempli leurs devoirs d'état avec conscience, sans nul doute, la terre serait aujourd'hui un lieu où il ferait bon vivre, où chacun trouverait un cadre, un climat et des conditions de vie qui lui permettraient de devenir intégralement homme et parfait chrétien ; le règne de Dieu serait réellement « arrivé » sur la terre... Il n'en est point ainsi, hélas ! L'organisation actuelle du monde, loin de conduire les hommes à Dieu, les détourne de Lui. Les deux tiers des habitants du globe ne mangent pas à leur faim ; beaucoup n'ont point de toit décent pour s'abriter ou vivent dans la promiscuité ; d'autres ne trouvent pas de travail ; un très grand nombre manquent de l'instruction la plus élémentaire. Toutes ces conditions défavorables empêchent l'homme d'être intégralement homme, le replie sur lui-même et l'enferme dans l'unique souci de sa subsistance matérielle. Pareille situation n'a pas été voulue par le Créateur ; elle est l'effet de l'égoïsme des hommes, de leur manque de conscience, de leur infidélité au rôle qu'ils auraient dû jouer en ce monde, de leur refus de l'organiser pour le bien-être matériel et moral de tous les hommes sans exception. Aussi peut-on affirmer que la conscience professionnelle ou la fidélité au devoir d'état, constitue une obligation dérivant de la nature des choses et fait partie de nos principaux devoirs moraux. Ne pas en faire cas, c'est tourner le dos à la volonté de Dieu, c'est marcher à rebours sur le chemin de la sainteté, c'est repousser l'amour de Dieu.

C'est dans cet esprit, fût-ce d'une manière implicite, que Saint Joseph devait certainement s'acquitter de ses humbles travaux d'ouvrier spécialisé en menuiserie. Sans nul doute, il fabriquait les objets qu'on lui commandait avec toute la perfection que rendaient possible les outils encore rudimentaires de son époque. En contribuant à améliorer l'existence de ses pauvres concitoyens, il avait l'intuition qu'il collaborait à l'avènement du Règne de Dieu. En tout cas, il voyait dans la fidélité à accomplir son métier une obéissance à la volonté de Dieu, une manière de Lui prouver son amour. De la prière il allait à son établi, conscient de ne pas quitter Dieu en travaillant de ses mains, car en faisant Sa volonté, c'est-à-dire en s'unissant à Lui par la charité, ne continuait-il pas encore, en quelque sorte, à prier ? Son échoppe était vraisemblablement une des plus humbles de Nazareth, son travail un des moins considérés et très peu rétribué. Peu lui importait, c'était le métier où Dieu l'avait placé ; c'est là qu'il l'appelait à collaborer avec Lui à l'avènement de son Règne sur la terre.

Tel est le sens spirituel du travail humain. Sa fin ultime est de faciliter aux hommes l'accès à la perfection spirituelle. Le considérer exclusivement sous l'angle de la pénitence, comme on le fait parfois, c'est en mutiler la portée intégrale. Une spiritualité qui veut être dynamique, sans d'ailleurs exclure cet aspect négatif de la pénitence, doit principalement se placer au point de vue positif de la collaboration de l'homme à l'avancement du Royaume de Dieu. Notre Saint-Père le Pape Pie XII, très soucieux de procurer à tous les hommes un cadre de vie assez humain pour leur permettre de vivre

en chrétiens, ne manque aucune occasion de préciser aux représentants de toutes les professions accourus à Rome, la nature concrète et le sens spirituel de leur vocation dans le monde. La mise au point de cette spiritualité positive est aujourd'hui d'autant plus souhaitable et plus urgente, que la nature même du travail a subi une transformation radicale sous l'influence de la révolution technique.

Quelle différence, en effet, entre la compétence d'un ouvrier spécialisé du XX^e siècle et la « spécialisation » de Saint Joseph, entre les objets fabriqués par l'industrie moderne et les grossières réalisations des échoppes d'autrefois ! Une des conquêtes les plus spectaculaires de la révolution opérée « par la technique ou la machine, c'est la rationalisation ou l'organisation méticuleuse du travail humain. Disparues l'imprécision et l'imprévoyance ! Tout est planifié. En tous les secteurs, l'admiration va vers le technicien qui sait son métier ; partout on applique une taylorisation mise au point avec minutie, afin d'accroître au maximum la précision et le rendement. On introduit les mêmes méthodes en des domaines où l'on ne songeait pas à les introduire autrefois, par exemple dans le domaine de l'éducation, où travaillent la plupart d'entre vous. Il fut un moment de notre histoire, où l'obéissance, remise en même temps qu'une exhortation sur la confiance en la grâce d'état, suffisait à faire du religieux un professeur. Pareils procédés passeraient aujourd'hui pour un péché contre la justice et la conscience professionnelle. A l'empirisme traditionnel, auquel il ne faut sans doute pas contester toute valeur, se substituent aujourd'hui des techniques pédagogiques qui bénéficient des progrès de la psychologie appliquée. Qu'il suffise, par exemple, de citer les recherches expérimentales sur l'effort intellectuel, les facteurs de mémorisation, la fatigabilité, l'échelle de l'intelligence, les centres d'intérêt, les facteurs matériels du rendement scolaire tels que l'éclairage et la typographie des livres, etc. ! Bref, qu'on s'en réjouisse ou qu'on le regrette, la débrouillardise, l'à-peu-près et l'improvisation ne peuvent plus aujourd'hui être regardés comme des vertus.

Après tout, faut-il le regretter ? Il y a dans ce progrès réalisé par la technique une véritable conquête de l'esprit, qui arrache l'homme à sa subjectivité, le libère de certaines tâches mécaniques pour lui permettre de s'adonner à des tâches plus élevées. Elle conduit même l'homme à une ressemblance plus étroite avec le Créateur, qui est le Dieu de l'ordre et de l'organisation. La création, disait Saint Bonaventure, est comme une magnifique cathédrale où les moindres détails sont agencés en vue de l'effet d'ensemble. Y a-t-il des réalisations plus minutieusement « organisées », en effet, que l'œil humain, plus prodigieusement agencées que l'atome et l'évolution des astres ? Travailler dans le même sens et tout prévoir avec une perfection égale dans l'ensemble et dans les détails, n'est-ce pas, d'une certaine manière, louer Dieu ? En tout cas, qui pourrait affirmer, sans erreur et sans ridicule, que la sainteté s'accommode mieux de l'improvisation que de la prévoyance minutieuse ? L'accomplissement de la volonté de Dieu suppose certainement l'emploi des moyens les plus aptes pour obtenir le meilleur rendement. La compétence professionnelle, une classe aussi méticuleusement préparée que les plans d'un architecte, une campagne apostolique organisée dans tous ses détails sont sans nul doute des exigences de la sainteté d'un professeur ou d'un apôtre. Aussi, à plusieurs reprises, le Saint-Père a-t-il présenté la compétence technique comme le

premier moyen d'apostolat des laïcs, ce qui montre non seulement l'importance que le monde actuel attache à pareil témoignage rendu par les chrétiens, mais encore la valeur spirituelle que le Saint Père voit dans la fidélité intégrale à son devoir d'état. Nos Constitutions elles aussi nous demandent « de faire valoir notre petit talent », tout en nous recommandant de purifier sans cesse notre intention. C'est certainement la volonté de Dieu que nous attirions un grand nombre d'élèves, afin d'exercer sur le plus grand nombre d'âmes possible une influence chrétienne. Or, par suite de la généralisation de la mentalité technique, la confiance, de nos jours, ne s'adresse plus qu'aux maîtres diplômés et compétents, qui conduisent leurs élèves au succès ; on ne se trouve plus à l'aise en des locaux scolaires inadaptés et malpropres ; on ne se contente plus d'un matériel didactique inadéquat et périmé, de fêtes religieuses ou académiques préparées vaille que vaille. Pareilles exigences constituent pour nous un perpétuel stimulant et nous incitent à une vigilance continuelle pour ne pas nous laisser dépasser par le progrès.

Cependant, cette rationalisation à outrance de l'activité humaine, cette recherche passionnée du rendement et du bien-être qui en est le but, ces organisations toujours plus géantes et plus implacables, incontestablement légitimes sur le plan de l'activité matérielle, peuvent être dangereuses quand elles sont transposées sans adaptation dans les secteurs de l'activité spirituelle, sans être accompagnées du contrepoids de la culture désintéressée. Et de fait elles ont généralisé une mentalité utilitariste tendue vers l'efficacité, le rendement quantitatif et le confort matériel, qui dénaturent souvent les biens de l'esprit et les valeurs religieuses. Lorsque, comme nous le dit le Saint-Père dans son message de Noël 1956, on prétend « régler l'homme avec les gestes du technicien qui, après avoir démonté une machine, se met à la reconstruire selon un modèle à soi », on risque d'étouffer les initiatives de l'action et de la création libres ainsi que les droits de l'intervention divine. Comme d'ailleurs l'homme est de plus en plus apprécié selon ses capacités de production plutôt que d'après ses qualités humaines et chrétiennes, on se préoccupe, même en nos écoles, de préparer des professionnels plutôt que des hommes, on se borne à meubler l'intelligence de notions immédiatement utiles plutôt que de former des esprits équilibrés et des volontés orientées vers le Bien. Pareille attitude ne favorise guère la formation de personnalités vraiment chrétiennes et encore moins la compréhension de l'ascétisme traditionnel.

La préoccupation d'un confort toujours accru, sans même parler de son inconvenance en face d'un milliard d'hommes qui ne mangent pas à leur faim, expose les chrétiens et même des religieux à oublier la grande loi de la pénitence et à prendre l'habitude d'une existence sans lutte et sans souffrance, mais aussi sans élan et sans idéal. En visitant il y a quelques années la maison natale de Saint Jean Bosco, je ne pus m'empêcher de comparer son absence totale de confort à ces chambres bien confortables, ripolinées et climatisées, qui sont aujourd'hui le rêve de nos élèves et même de certains religieux et de me convaincre que la sainteté et l'esprit de sacrifice véritable ont plutôt besoin, pour naître et pour prendre leur envol, de conditions d'existence austères, que les enfants rassasiés et élevés dans le coton manqueront toujours de l'énergie et de l'esprit de renoncement indispensables à l'acquisition de la

perfection et à l'éclosion du véritable amour.

Quant à l'habitude d'apprécier toute activité d'après son rendement statistique, elle inspire aisément la tentation de mesurer les mérites moins à l'intention qu'aux résultats tangibles, d'employer dans l'apostolat des propagandes efficaces, ce qui est normal, mais peu respectueuses de la liberté humaine, parce qu'elles endorment l'esprit critique et suppriment le choix réfléchi en s'adressant surtout aux sens et à l'égoïsme. Ces craintes sont-elles imaginaires ? Même dans nos maisons de formation, la hantise du nombre ne fait-elle pas prévaloir parfois le souci de la persévérance immédiate sur celui d'une éducation conforme à la saine pédagogie ? Bien plus, une certaine mentalité matérialiste habituée à tout juger d'après le rendement visible, tend à méconnaître le sens même de la suprême leçon du Calvaire, c'est-à-dire la compréhension de la valeur spirituelle de l'échec. Or, il n'est pas une vie de chrétien, à plus forte raison une vie de religieux, à qui ne soit adressé un jour ou l'autre, comme à Notre-Seigneur son Modèle, le même appel de la croix et l'invitation à marcher à la suite du Christ dans le même chemin de l'échec apparent et de l'anéantissement, scandale aux yeux du monde, folie intolérable au cœur et déraisonnable à l'esprit ; que cet anéantissement réside dans l'échec sur le plan humain d'une oeuvre entreprise, dans l'assignation par l'obéissance à un poste au-dessous ou au-dessus de ses capacités, dans une vie d'infirmités et d'apparente inutilité ou dans l'écroulement, peut-être, de rêves de perfection longtemps caressés. C'est précisément alors que notre vie doit rendre un son vraiment chrétien et donner ses preuves de désintéressement et surtout de confiance, non en nos propres mérites, mais en la seule libéralité divine. L'homme qui a axé toute sa mentalité sur l'efficacité et le rendement, sera-t-il préparé à comprendre et à accepter avec joie cette nécessaire purification ?

Quoi qu'il en soit, à condition que les précautions nécessaires soient prises contre ces déviations, le souci moderne de la compétence et du rendement, généralisé par la révolution technique, ne peut être exclu d'une tendance à la perfection bien comprise. Sans doute, en tant que religieux, nous sommes avant tout voués à l'avancement du Règne de Dieu en nos âmes et en celles des autres, par la prière, la pénitence, l'apostolat direct et l'exemple de notre sainteté. Notre rôle premier et direct ne consiste donc pas à collaborer à l'établissement sur la terre de conditions d'existence plus² favorables à l'éclosion et au développement de la grâce rédemptrice. Cependant, en tant que religieux éducateurs, notre activité s'exerce, même sur ce plan, d'une manière éminente ; car en visant à former en nos élèves des intelligences droites et objectives plutôt que des têtes bien pleines, nous préparons en eux un terrain propice à l'accueil intégral et sans déformation du message évangélique ; en forgeant en eux des caractères fermes et des volontés attachées au Bien, nous leur assurons un instrument efficace pour la croissance des vertus morales et surnaturelles ; en ouvrant leurs sensibilités au don d'elles-mêmes, nous leur facilitons l'amour de Dieu et du prochain ; en développant leur sens social et leur conscience professionnelle, nous préparons à la société de demain des hommes

² Ne faut-il pas lire plutôt « peu » favorables ?

conscientieux et compétents, soucieux d'améliorer la terre et d'assurer au règne de Dieu les conditions idéales de pénétration dans le monde, dont nous avons parlé plus haut. Les religieux occupés au travail manuel, eux aussi, collaborent étroitement à cette tâche, non seulement par leur prière et leur pénitence, mais aussi en assurant à nos maisons de formation et à nos écoles les conditions matérielles, sans lesquelles aucune école ne peut même fonctionner. Pour tous, le poste qui leur a été assigné par l'obéissance est l'expression même de la volonté de la Sainte Vierge qui nous a fait l'honneur de nous associer à « sa noble lutte contre l'enfer », c'est-à-dire contre les forces du mal, en vue de faire arriver sur terre le Règne de Dieu. L'accomplissement d'une telle mission n'exige-t-elle pas l'emploi des moyens les plus efficaces ? Aussi bien, que tous, suivant en cela fidèlement les nombreuses indications concrètes contenues dans la Circulaire N° 12 du Bon Père KIEFFER et dans la *Pédagogie Marianiste*³, aient la préoccupation d'accomplir leur devoir d'état avec conscience et compétence, avec l'intention surnaturelle sans cesse renouvelée de collaborer ainsi à l'avènement du règne de Dieu sur la terre ! Il n'y a pas pour eux, en dehors de cette fidélité, de sainteté authentique.

Conclusion

Tels sont, mes chers Frères et Affiliés, les principaux éléments concrets de la sainteté de Saint Joseph comme de toute sainteté authentique, que l'on soit chrétien ou religieux. Si j'ai tenu à les réunir dans une même circulaire, c'est pour insister sur l'importance de leur présence simultanée, étant donné que les chrétiens et même les religieux sont trop souvent tentés de les dissocier ou de choisir ceux qui sont les plus faciles ou les plus conformes à leur goût. On pensera peut-être que, pour être complet, il eût fallu signaler d'autres éléments tout aussi importants, tels que le sens apostolique, l'esprit de charité et de pénitence. Mais ces derniers sont assez clairement inclus dans l'imitation de Jésus-Christ, pour qu'on n'ait pas à les détailler ici.

Quand il s'agit d'apprécier la perfection d'un religieux, il convient d'ajouter à ces traits la *fidélité à la Règle*, librement et solennellement promise à Dieu et à l'Institut, au moment de la profession religieuse. Mais l'exposé de cette importante obligation nécessite une circulaire à part. Du reste, elle n'a guère de rapport direct avec la sainteté de Saint Joseph, que nous avons prise comme modèle en ces pages, ou, pour être très franc, qui leur a servi de prétexte ou d'occasion.

Permettez-moi toutefois une simple remarque avant de terminer. Pour caractériser un bon religieux, on a l'habitude de dire de lui qu'il est « régulier ». Cette expression peut être équivoque et, en fait, elle est souvent prise à contresens. Certes, la régularité définit à juste titre le bon religieux, et Benoît XIV pouvait dire qu'il canoniserait, sans autre exigence, un religieux qui aurait observé intégralement la Règle. Mais il faut, dans ce cas, prendre le mot *régularité* dans son extension intégrale, c'est-à-dire entendre par là l'observation de la Règle toute entière, laquelle, après tout, n'est autre chose que l'imitation de Jésus-Christ, codifiée ou organisée pour un certain genre de vie dans ses détails les plus concrets et comprenant, en tant qu'obligation essentielle, l'observation

³ Page 491 et suivantes.

des trois voeux de religion. Cependant le terme de régularité est employé dans un sens impropre et même mesquin quand on réduit son extension à la fidélité aux observances ou à l'exactitude à l'horaire des exercices religieux. On confond alors la Règle avec le règlement. Que l'on me comprenne bien ! On ne peut certes pas être un bon religieux sans fidélité aux observances et sans exactitude au règlement horaire. Certains gestes sont pleins de sens spirituel et la cloche ne représente-t-elle pas pour un bon religieux la voix même de Dieu ? Mais cette exactitude aux observances et au règlement ne fait pas encore le bon religieux et ne peut suffire de critère pour le définir. Elle est même sujette à caution, si l'esprit de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et surtout la charité, ne brillent pas dans la vie de ce religieux ou s'il néglige un des trois éléments de sainteté que nous avons analysés plus haut. Des manquements graves à ces points prouveraient précisément que ce religieux manque du véritable esprit religieux et que sa fidélité aux observances et au règlement horaire est sans doute inspirée par quelque recherche égoïste : par exemple le besoin parfois maniaque d'être à l'heure, assez fréquent chez les tempéraments sans vitalité, l'appréhension d'avoir à s'adapter à l'imprévu, parfois même le désir inconscient de trouver dans cette fidélité mécanique et sans effort réel un alibi plus ou moins pharisaïque pour endormir des remords causés par des manquements plus graves ou des fautes inavouables. Agir ainsi, même inconsciemment, comme c'est le cas le plus fréquent, ce serait dénaturer le sens et le but mêmes de la Règle. Celle-ci n'existe pas pour nous empêcher d'être des hommes et des chrétiens ; son but n'est pas de renforcer notre égoïsme ou de nous momifier, mais de nous libérer de nos caprices et d'épanouir notre vie humaine et spirituelle. Il faut donc, tout en vivifiant sans cesse la lettre par l'esprit, rester lucide sur les motifs profonds qui nous décident en chaque occasion concrète.

Mes chers Frères, ne soyons pas religieux à demi, ni même aux trois quarts et demi, pour me servir de l'expression de notre Bon Père Chaminade. Ne choisissons pas, parmi les éléments de la sainteté ou parmi les diverses obligations de la Règle, ceux qui sont les plus conformes à nos tendances, afin de pouvoir nous dispenser des plus difficiles ! Adoptons l'Évangile et la Règle dans leur intégrité ! Respectons les moindres observances religieuses, regardons l'exactitude à nos exercices religieux comme un imprescriptible devoir ; mais tenons aussi, et davantage encore, s'il se peut, à l'imitation de Jésus-Christ, à l'esprit intérieur et au devoir d'état ! « *Il faut faire ceci, sans omettre le reste* » (Mt 23, 23).

Votre bien affectionné en J.M.J.

PAUL-JOSEPH HOFFER

Supérieur général.